

Trois participants ontariens

Paul-François Sylvestre

Numéro 93, septembre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sylvestre, P.-F. (1997). Trois participants ontariens. *Liaison*, (93), 17–19.

ALAIN BERNARD MARCHAND

Quel que soit l'ouvrage publié par Alain Bernard Marchand, la critique semble toujours unanime : on est en présence d'un style sobre, d'un langage dépouillé, d'une belle simplicité, d'une écriture exigeante. Il s'agit d'une marque de commerce pour cet auteur qui cherche à dire le moins pour exprimer le plus, qui élague et réécrit pour atteindre la quintessence des mots.

Alain Bernard Marchand est né à Shawinigan, a grandi sur les bords du lac Huron et a fait ses études universitaires à Ottawa et à Grenoble. Après un cours primaire en français et un cours secondaire en anglais (à Port Elgin), il obtient un baccalauréat ès arts, avec spécialisation en langue et littérature françaises, de l'Université d'Ottawa. Puis l'Université de Grenoble lui décerne une maîtrise de lettres modernes ; son mémoire de maîtrise porte sur l'étude du fonctionnement de l'écriture dans les *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais. De retour à Ottawa, il complète un doctorat ès lettres françaises ; sa thèse (La problématique du rôle chez Genet dramaturge ou Protée déchaîné) sera publiée cet automne.

Passionné de théâtre, Alain Bernard Marchand a obtenu plusieurs bourses d'études qui lui ont permis, entre autres, de faire des recherches en sémiologie théâtrale à Paris, sous la direction d'Anne Ubersfeld. Il a poursuivi son travail à l'Institut d'études théâtrales de Paris en se penchant sur la problématique du rôle dans le théâtre contemporain. Ses recherches postdoctorales l'ont conduit en Asie, notamment en Chine, en Thaïlande et au Japon, où il a étudié l'inspiration du théâtre oriental.

Alain Bernard Marchand est attiré vers l'Orient qui est une civilisation de l'écriture, contrairement à l'Afrique, par exemple, qui repose davantage sur une tradition orale. Il est fasciné par le texte sacré, la calligraphie, les hiéroglyphes et toute marque de l'écriture dans l'architecture. Ses voyages en Orient ont toujours eu pour effet de sacrifier l'écriture. « Il y a un profond respect qui entoure le texte, en Orient, où le lettré est au sommet de la pyramide sociale. »



Pour écrire, Alain Bernard Marchand a « beaucoup besoin de flâner, de rêvasser. Avancer dans une phrase, dit-il, est l'équivalent de marcher dans le monde. C'est l'esprit qui cherche à se penser, le corps qui s'actualise physiquement. »

La nouvelle littéraire qui représentera le Canada aux Jeux de Madagascar s'intitule « L'invention du voyageur ». Il s'agit d'une prose poétique — c'est ainsi que l'auteur qualifie tous ses écrits — qui met en scène un homme qui s'invente *voyageur* et un fragment de pierre. L'homme suit la pierre à travers le monde, à travers toutes les grandes civilisations. Histoire dense qui tient en moins de dix pages, qui a nécessité trois mois d'écriture à raison de dix heures par jour. Le premier jet a eu lieu en Birmanie, l'hiver dernier, au moment où l'auteur se sentait partagé entre une voix qui s'inventait et une langue qui le précédait, « entre le geste d'écrire et une écoute possible, entre l'espace intime et le monde au large de soi ».

Pour Alain Bernard Marchand, l'écriture demeure toujours un lieu de partage. « Ce souci de chercher le lien entre l'intérieur et l'extérieur est au cœur de ma démarche où s'impose le thème du voyage. Voyager est peut-être la plus belle métaphore de l'écriture. C'est accepter de rompre avec l'habitude de la parole donnée, de se livrer sans connaissance à ce qui nous échappe, de renouer avec une certaine idée du mystère.

C'est aussi se situer au ras de l'émotion, la saisir là où elle se dérobe encore à la définition et lui donner une forme qui s'invente quelque part en nous. »

L'écrivain écrit pour garder sa liberté et pour la redonner à son public lecteur. Pour Alain Bernard Marchand « L'invention du voyageur » est une nouvelle qui s'inscrit à la fois dans le prolongement et l'aboutissement d'une démarche entreprise dans *L'homme qui pleure* (1995), *Tintin au pays de la ferveur* (1996) et *Le Dernier Voyage* (1997). Son auteur croit en être afin arrivé à « ce croisement du voyage et de l'écriture comme moyens de dire le monde et de se dire au monde ».

P.-F. SYLVESTRE

Né à New Liskeard, éduqué à Toronto, établi à Vanier, Yvan Dutriscac est un des photographes les plus engagés en Ontario français. Ses photographies ont été exposées à Rockland, Ottawa et Hawkesbury, à Hearst, Kapuskasing et Timmins, à Haileybury, Sudbury et North Bay, à Toronto, Welland et Windsor. Artiste créateur dans des écoles de Toronto, de Windsor et d'Ottawa, il a enseigné ou donné des ateliers à l'École secondaire De La Salle, à La Cité collégiale et au Musée Royal de l'Ontario. Le photographe a roulé sa bosse, ou traîné son trépied, dans presque tous les centres de la francophonie ontarienne. Membre actif de Pro-Arts, Yvan Dutriscac est un des fondateurs du Bureau des regroupements des artistes visuels de l'Ontario ; il en fut le président en 1991-1993 et le directeur général en 1994.

Si l'engagement du photographe est quasi légendaire, son talent demeure tout aussi apprécié. Yvan Dutriscac est diplômé du Collège d'art de l'Ontario, de l'Institut Ryerson et de l'Université du Québec à Montréal. En 1979, il cofonde la Gallery 44, à Toronto, lieu de sa première exposition solo, *Artruelle*, qui fit le tour des galeries éducatives du réseau Pro-Arts. Suivirent *Artetxture, une installation photographique* (1985) *Artetxture, de nos villes canadiennes* (1987), puis *Artventure* (1992). Yvan Dutriscac participe à l'imposante exposition pancanadienne de 1986, tenue à Vancouver sous le thème *Photoperspectives* (par voie de concours national). En 1990, il a l'occasion d'exposer en France alors qu'il fait partie de la délégation *L'Ontario à Caen*. Mais l'exposition qui a poussé le photographe à aller le plus loin dans son champ d'exploration demeure sans doute *La déconstruction d'une mémoire fragmentaire*. Cette exposition est, en fait, le résultat d'une thèse de maîtrise à l'Université du Québec à Montréal. « Ici, j'ai traité la photo comme un médium artistique. J'emploie des techniques comme le montage, le frottage, le grattage, l'altération de l'émulsion... Je travaille le support photographique de manière à libérer la photographie de son mandat de fidélité. »



YVAN DUTRISAC



Les œuvres qu'Yvan Dutriscac présentera aux III^{es} Jeux de la francophonie s'inscrivent dans cette technique, que l'artiste ne cesse d'explorer et de maîtriser. Il s'agit en quelque sorte d'une suite logique où l'intervention dessinée de l'artiste sera plus détaillée, où les sujets traités seront plus définis. Bien que très modernes dans leur conception et construction, les quatre photographies

exposées à Antananarivo illustreront des sujets de type patrimonial. L'artiste a choisi de présenter le conteur, le draveur, le voisinage et le charivari. Il espère avoir l'occasion de discuter avec les quelque quarante autres photographes, de leur expliquer, par exemple, le personnage du draveur ou la situation d'un charivari. Yvan Dutriscac n'a pas d'attentes particulières ; il ne va pas chercher une expertise particulière ou une formation pointue. Notre photographe croit que « ce sont les rapports humains qui risquent d'être les plus enrichissants, bien

plus d'ailleurs que les apprentissages techniques. Je ne me rends pas à Madagascar dans l'espoir de trouver quelque chose de plus sophistiqué qu'ici, j'y vais avec l'intention de vivre au rythme des Malgaches. » Il les verra de près puisqu'il aura à photographier leur milieu de vie. Les concurrents devront, en effet, photographier des scènes de rue, des milieux de travail, des activités de loisir, des prestations d'athlètes, des collègues artistes, bref, tout ce qui peut être croqué sur le vif et servir dans le montage d'une sorte d'exposition spontanée qui clôturera avec brio les III^{es} Jeux de la francophonie.

Artiste-photographe, Yvan Dutriscac est aussi propriétaire du Café Comid'art, à Vanier. Il a donc hâte de goûter à la cuisine malgache, notamment au poivre que l'on dit le meilleur au monde. Parmi les souvenirs qu'il rapportera de Madagascar,

il n'y aura sans doute pas uniquement des photos, peut-être aussi des épices, des recettes et des sourires imprimés dans une mémoire qu'il sera toujours libre de déconstruire.

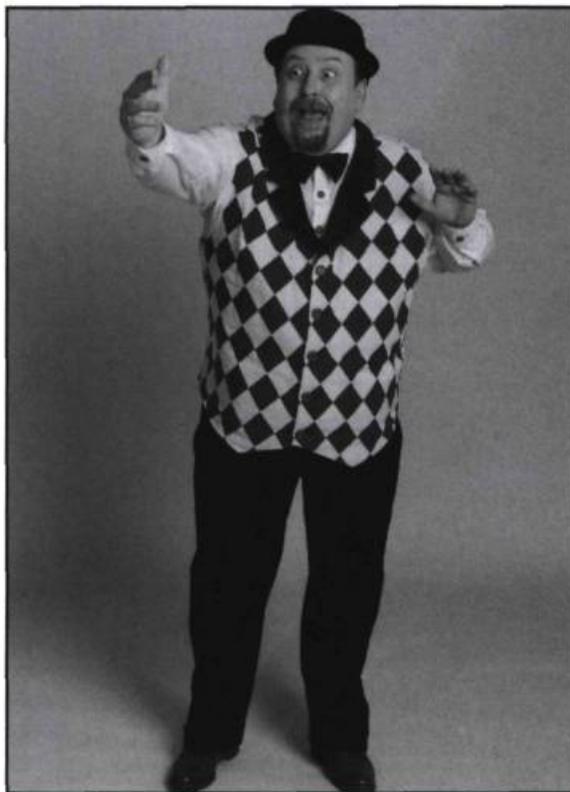
P.-F. SYLVETRE

LOUIS LEFEBVRE

Les contes sont écrits pour les enfants, ceux qui dorment en nous, ceux que nous cherchons à émerveiller. Et les conteurs ne sont heureux qu'en présence d'un jeune public. Lorsqu'il était comédien au Théâtre portatif / Portable Theatre (compagnie de théâtre pour enfants), Louis Lefebvre ignorait-il qu'il allait un jour devenir conteur, qu'il allait envoûter un jeune public ? Peu probable. Chose certaine, il s'est graduellement préparé à jouer des rôles, à brûler les planches et à conjurer le trac. La scène est devenu pour lui un second lieu de résidence, un endroit où réaliser ses rêves. De 1975 à 1977, il est comédien professionnel au Théâtre portatif. Ses études en radiotélédiffusion, au Collège Algonquin d'Ottawa, le conduiront éventuellement au poste CFBR, de Sudbury, puis à CBON. C'est dans cette ville qu'il fait la connaissance du Théâtre du Nouvel-Ontario et qu'il s'investira pendant dix ans

dans les productions communautaires du TNO. Son talent est remarqué par Sylvie Dufour qui lui confie un premier rôle professionnel en 1992, dans **Deuxième Souffle**, de Robert Marinier et Dan Lalande. L'année suivante, il fait partie de la distribution d'**Une feuille verte : l'histoire de Grey Owl**, que le TNO et Science Nord coproduisent. En 1994-1995, Louis Lefebvre joue le rôle du jésuite Jean-Baptiste Choné dans **The Manitoulin Incident**, monté par De-ba-jeh-ma-jig Theatre et le TNO. Il se sent de plus en plus prêt à voler de ses propres ailes... dans la mesure où il pourra encore compter sur la direction artistique de Sylvie Dufour. Ce sera chose faite, à l'automne 1996, avec la création du personnage de conteur « Monsieur Lou ».

C'est avec Monsieur Lou que Louis Lefebvre va créer un univers où l'imaginaire est roi, où les créatures bizarres ou sympathiques émerveillent les tout-petits et charment les enfants qui dorment au fond de chaque adulte. Il va rapidement constituer un répertoire où se côtoient des contes traditionnels canadiens-français — puisés dans la collection de Germain Lemieux — et des contes contemporains commandés à des auteurs franco-ontariens, notamment à Marie-Thé Morin, Stefan Psenak, Michel Ouellette, Mireille Francoeur et Patrick Leroux.



Le conte que Louis Lefebvre présentera aux Jeux de Madagascar a été écrit par Michel Ouellette et s'intitule *Dans le ventre de l'ogre*. Il met en scène un monde où les enfants ont de curieux dragons comme meilleurs amis et où des ogres affamés rôdent dans les parcs... Un ogre rencontrera un garçonnet pré-nommé Arnaud qui n'a peur de rien... En voici un extrait :

« Arnaud grimpe sur le dos du dragon Portagne. En trois petits coups d'ailes — flap ! flap ! flap ! — ils se retrouvent dans une grande cour tout entourée d'arbres gigantesques, des arbres tellement grands que leurs branches chatouillent les nuages qui passent sans rire, grognons et tout gris, menaçants. Sans faire de bruit, les deux amis avancent jusqu'à la porte d'entrée de la maison de l'ogre. Tout doucement, ils se glissent sous la porte. La maison est grande et mysté-

rieuse. Il fait sombre. L'air est frais. Arnaud et Portagne longent les murs, guettent les ombres et surveillent les moindres mouvements. Ils arrivent à la cuisine. L'ogre est à table... »

Même si Louis Lefebvre a présenté son conte lors d'une trentaine de spectacles dans les écoles primaires (en enfilant le personnage de Monsieur Lou), il n'affronte pas le public sans ressentir un petit trac. Comme un skieur de descente qui revoit le parcours mentalement, il revoit les grandes lignes du conte, baille un peu, puis entre en scène. À Antananarivo, Louis Lefebvre aura à raconter son histoire d'ogre devant quelque trois cents personnes réunies au Centre culturel Albert-Camus, et à s'en tenir à un maximum de vingt minutes (son conte fait ordinairement vingt-quatre minutes). Il aura aussi l'occasion de participer à deux spectacles que les conteurs de quelque vingt pays offriront au public malgache à la suite d'un travail en atelier (ce ne sont pas tous les pays représentés aux Jeux qui inscrivent des participants dans la catégorie Conte).

À son retour au Canada, Louis Lefebvre ne chômera pas : suite à la présentation qu'il a faite à Contact ontariois, plusieurs écoles du Nord et du Sud de la province souhaitent rencontrer Monsieur Lou. — P.-F.S.